

Bernovsky, Victor (2017). « Francité, américanité et indianité dans le roman québécois contemporain ». *Interculturel Francophonies*, 32, novembre-décembre, 326 pp.

Veronica Brunetto

(Università Ca'Foscari Venezia, Italia)

Le numéro 32 d'*Interculturel Francophonies* traite de l'identité québécoise dans le roman contemporain québécois. Aux trois sphères d'influence affectant le sentiment d'appartenance québécois, à savoir la francité, l'américanité et l'indianité, une variable est ajoutée : l'immigration.

1 Première partie : « Survol de l'évolution de la société québécoise »

La première partie de ce numéro de la revue offre un point d'approche socio-historique, en retraçant un aperçu de l'évolution de la société québécoise, rapide, mais exhaustif, qui donne un outil pour comprendre les enjeux littéraires et identitaires des articles suivants.

Dans l'article « S'intégrer progressivement dans les dynamiques des Amériques : rencontrer l'autre » (27-40), Patrick Imbert rappelle le rôle joué par les différentes nationalités dans la constitution du Québec. Néanmoins, l'auteur remarque que les facteurs d'une première conception identitaire québécoise provenaient des codes historico-culturels liés aux dynamiques commerciales monopolisées par les élites anglophones. À partir de cela, la littérature a été consacrée aux valeurs traditionnelles jusqu'aux années '50. Par contre, la génération d'après la Deuxième Guerre mondiale change la perception des cultures minoritaires par rapport à la culture majoritaire. Celle-ci, aujourd'hui, embrasse la diversité ethnoculturelle du Pays dans une perspective interculturelle, « dans l'esprit du pluralisme, un modèle [...] axé sur la recherche d'équilibres entre des impératifs souvent divergents » (32). D'ailleurs, la question linguistique et la discrimination anglophone relèguent le Québec francophone à une position de minorité, une position caractérisant la littérature d'émigration également. L'identification entre les Québécois et les émigrés offre un nouveau point de vue, dilatant une identité plurielle à l'échelle d'une géographie mondialisée et relationnelle.

La contribution de Jean-François Létourneau, intitulée « La durée réelle du continent » (41-52), renseigne le lecteur sur la véritable permanence du continent américain, qui n'est pas tout à fait « Nouveau », car son histoire ne commence pas en 1492, comme une vision européocentriste l'a fait longtemps croire. L'auteur illustre plusieurs aspects de ce malentendu créé par la quête identitaire des descendants européens s'estimant enracinés sur le territoire d'un autre continent. La seule voie de guérison semble être le voyage aller-retour sur le continent même, pour découvrir l'Amérique en renouant avec ses véritables racines, « en s'inspirant [...] des cultures autochtones » (46). Ainsi, Létourneau propose aux lecteurs les clefs pour comprendre l'influence grandissante de la culture des Autochtones à l'intérieur de la littérature québécoise contemporaine.

2 Deuxième partie : « Transformations des littératures autochtones »

À la suite de cette esquisse socio-historique, François Paré et Jeanette Den Toonder abordent la question littéraire de la société québécoise. Tout d'abord, Paré donne un cadre général du panorama littéraire québécois, tandis que Den Toonder entre dans le vif de deux œuvres contemporaines : *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau et *Ru* de Kim Thúy.

Dans « La littérature québécoise du 21^{ème} siècle. Cœur et marges de l'Amérique » (55-67), François Paré prône la richesse et la complexité de la littérature québécoise, en présentant les « grands champs thématiques et institutionnels qui [...] semblent rendre compte » (56) de ses tendances atypiques. Il s'agit du renouvellement du milieu de l'édition littéraire relevée par une multiplication d'initiatives indépendantes. Ce renouvellement a ouvert le champ à des orientations littéraires inédites, comme la redécouverte du lyrisme intimiste, où la quête existentielle du sujet est apaisée par la réappropriation du paysage extérieur, source de l'identité. Cette révolution éditoriale a porté également à la légitimation des littératures autochtones d'expression française, dont « la dimension pédagogique [...] reste centrale à un processus de guérison qui implique l'ensemble de la société québécoise » (61). L'auteur termine sa contribution en citant quatre écrivains québécois contemporains, Hélène Dorion, Pierre Nepveu, Catherine Mavrikakis et Louis Hamelin. La reconnaissance que la critique a réservée à ces auteurs est emblématique de l'envergure de la littérature québécoise, bien qu'elle soit encore méconnue au grand public.

De fait, l'article de Jeanette Den Toonder, « Nouvelles perspectives sur l'écriture féminine au Québec. Liens familiaux, voyages et souvenirs dans *Ourse bleue* (2007) et *Ru* (2009) » (69-88) étudie les développements de l'écriture féminine au Québec, en considérant à la fois « l'éveil du féminisme autochtone au Canada et l'ancrage de l'écriture des femmes mi-

grantes au sein de la littérature québécoise » (71). Dans *Ru* de Kim Thúy et *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau la réflexion identitaire est inscrite dans les rapports intergénérationnels entre mère et fille, obligées à l'exil, ou au voyage physique. Le rôle de passeuses de la mémoire rend les femmes des intermédiaires de la communauté, dont on entend la voix à travers les expériences individuelles. Les questions liées à l'appartenance géographique, aux relations avec les proches et au passé de ces femmes « vivant entre deux cultures » (83) trouvent une réponse dans le métissage, clef pour un nouvel équilibre individuel et social.

3 Troisième partie : « La problématique de la francité et de l'indianité »

Dans la troisième partie de ce numéro de la revue, Nicolas Davignon et Sylvie Vignes traitent de la quête identitaire québécoise lorsque la question de l'indianité s'entrecroise avec celle de la francité. Cela, en examinant les romans *Petit Homme Tornade* (1996) de Roch Carrier et *Ce qu'il reste de moi* (2015) de Monique Proulx.

Au cours de son article « De la dualité à l'unité dans *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier. Le voyage identitaire : le Québécois face à l'Amérique » (91-108), Davignon illustre la représentation du conflit créateur congénital à l'identité québécoise dans le roman de Carrier. Ici la dualité originaire est incarnée par Robert Martin, un homme blanc et Charlie Longsong, un vieil indien. Les deux protagonistes matérialisent, par leur rencontre, le choc entre « deux systèmes de valeurs : celles américaines (nature, nomadisme, liberté, etc.) face à celles européennes (culture, sédentarité, stabilité, etc.) » (92). Une opposition immobilisante dans un passé de souffrance, qui sera finalement surmontée au niveau du présent, où le métissage des cultures indienne, française et canadienne est la source pour une identité unique.

Au cours de l'article « Utopie et identité montréalaise dans *Ce qu'il reste de moi* de Monique Proulx » (109-26), Sylvie Vignes observe les entrelacements des voix dans le roman polyphonique de Proulx, afin de montrer la constitution complexe de l'identité montréalaise. La narration symbolise le passé utopique de Montréal, par le récit de l'histoire de Jeanne Mance et par son avenir multiculturel. Ce texte montre que tous les personnages du roman agissent pour un but transcendant la trivialité de la vie contemporaine, tout comme le but de la « Folle entreprise » de Jeanne Mance. Ainsi, Proulx même affirme que la « motivation profonde d'atteindre le meilleur de nous est le vrai sujet »¹ de l'œuvre.

1 « Rencontre avec Monique Proulx : le cœur battant de Montréal, *Ce qu'il reste de moi*, ou Montréal comme microcosme de l'humanité ». *Le Devoir*, 25 avril 2015.

4 Quatrième partie : « Francité et/ou américanité »

À l'intérieur de la quatrième partie, les questions soulevées par l'ascendant de la culture française et de l'appartenance à l'Amérique entrent en jeu dans le discours sur l'identité québécoise.

Adrien Guyot développe au fil de l'article intitulé « Une Amérique en filigrane » (129-46), l'évolution du concept d'américanité dans l'identité culturelle et littéraire québécoises. À partir de la fondation de la Nouvelle-France, Guyot relate les passages qui font surgir un imaginaire typiquement américain, pour aboutir au cadre critique multidisciplinaire actuel. En raison d'un « contexte mondial caractérisé par de nombreuses mutations sociodémographiques » (129) et des événements qui ont marqué la politique étatsunienne, il y a eu une « réactualisation mythique continentale » (142) en ce qui concerne la définition de l'identité québécoise. De fait, c'est l'appartenance au continent américain qui atteste l'identité du sujet, qui est libre de se déterminer, aujourd'hui, par rapport au « métissage biologique et culturel » (143).

Après la reconstruction de Guyot, Jean Morency montre dans son article la représentation littéraire de la francité, de l'américanité et de la franco-américanité : « Entre américanité et francité : *Les yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin » (147-59). Morency explique que la francité dérive de l'influence « livresque, artistique, culturel[le] » (150) exercée par la France jusqu'aux années '50. En revanche, l'américanité est le fruit de l'adaptation des collectivités québécoises à un milieu nouveau et de leur perception des paradigmes socioculturels étatsuniens. Enfin, la franco-américanité est issue de la mémoire collective provenant de « l'expansion territoriale [...] qui remonte à la Nouvelle-France » (149). Pendant les vicissitudes du roman, ces trois tendances sont incarnées par trois figures d'écrivains emblématiques : Ernest Hemingway (américanité), Gabrielle Roy (franco-américanité) et Philippe Rollers (francité).

L'article « L'Amérique est aussi un roman québécois » (161-71) de l'écrivaine Madeleine Monette, présente un point de vue interne sur la question identitaire, celui de Monette même. En tant que migrante, l'auteure expose sa double vie au sein des États-Unis : montréalaise, elle vit à New York depuis 30 ans. Entre deux langues et deux cultures, Monette perçoit « l'hybridité de [s]on devenir sur le continent américain, [s]a façon particulière de [s]'inventer à la croisée d'autres cultures » (162). Une identité en devenir où l'écrivaine est décentrée pour mieux se réorienter. Cette réorientation caractérise également la littérature québécoise, qui a décentralisé la nation, l'histoire et la mère patrie. Tout comme les auteurs qui l'ont précédée, Monette déclare qu'il y a une « multiplicité des centres » (170) marquant l'identité et la littérature québécoises positivement.

Jimmy Thibeault met l'accent sur les causes de cette identité multiple dans sa contribution intitulée « *L'année la plus longue* de Daniel Grenier :

remonter la trace de la franco américanité » (173-98). Selon Thibeault, le revirement de la conscience identitaire au Québec procède de l'échec du referendum des années '80. Depuis cela, il y a eu un « éclatement des repères spatiaux » (173)² et temporels. D'une « société pensée » (174), où le mythe collectif s'inscrit dans l'Histoire nationale (de longue durée), la littérature converge vers la représentation d'une « société vécue » (174), où l'expérience subjective (de courte durée) s'ouvre à l'ailleurs. La quête de l'identité individuelle coïncide avec celle de l'identité culturelle. L'histoire de la présence française sur le sol américain mise en scène par le roman *L'année la plus longue* de Daniel Grenier le décrit admirablement. Les récits de la vie extraordinaire d'Aimé Bolduc et de sa progéniture offrent une relecture humanisée de l'histoire, dès la Conquête de 1759 jusqu'au futur (2047), en passant par le 11 septembre 2001. Une relecture qui « permet [au sujet] de créer, dans son présent, sa propre histoire et de l'inscrire dans la longue durée » (195).

Dans le sillage du voyage, Victor Bernovsky analyse « Les héros de Jacques Poulin sur la route américaine » (199-219). Bernovsky lie la francité et l'américanité des personnages - en distinguant l'apport des cultures anglophone et amérindienne - pour aboutir à définir l'identité québécoise, résultat du métissage. Celui-ci est le point d'arrivée de la quête symbolisée par le voyage de *Volkswagen blues* ; une quête « à trois dimensions : historique, géographique et spirituelle » (201). En effet la recherche des origines ancestrales se déroule parallèlement à l'exploration territoriale : Jack et Pitsémine reviennent sur les faits historiques répandus sur la route, grâce aux ouvrages historiques et aux musées commémoratifs qu'ils visitent. De plus, tout au long de la narration, l'intertextualité rapporte au lecteur le discours sur l'Amérique, tandis que le langage est utilisé comme un outil critique. Effectivement, les expressions en anglais utilisées par les protagonistes semblent renvoyer au danger de l'assimilation et à la violence indissociable de l'expansion coloniale anglophone.

La question de l'intertextualité est en outre touchée par Voichita-Maria Sasu dans l'article « Extraterritorialité et intertextualité comme manifestations de l'américanité dans *La Pêche blanche* de Lise Tremblay » (221-31). Sasu souligne l'influence réciproque du Québec et des États-Unis, à partir des mythes fondateurs affins et des thèmes intertextuels, comme « l'image du vagabond et de l'errance, la marginalité, la solitude » (221). Ces thèmes se retrouvent dans *La Pêche blanche*, roman où deux frères incarnent les pôles opposés caractérisant leurs vies et l'imaginaire Nord/Sud (froid/

2 Citation tirée de Kwaterko, Józef (2001). « Clivages, ex-centricité, nomadisme : l'identité culturelle et l'imaginaire de l'espace dans le roman québécois ». Lintvelt, Jaap ;Paré, François (s.d.), *Frontières flottantes. Lieu et espace dans les cultures francophones du Canada / Shifting Boundaries. Place and Space in the Francophone Culture of Canada*. Amsterdam ; New York : Éditions Rodopi, 147-59.

chaleur, bruit/silence, solitude/foule, contrainte/liberté). À Saguenay vit Robert, à San Diego vit, au cours de l'hiver, Simon. Tous les deux sont écrasés par un sentiment d'inadéquation, qu'ils parviendront à surmonter grâce à une « révolte tranquille » (228), qui changera leur relation à la nature : une force « puissante puisqu'elle peut vaincre jusqu'au temps [et] doit être un point d'appui pour les cœurs en dérive » (229).

L'article « Le français de France dans *Folle* de Nelly Arcan et *Fleurs de crachat* de Catherine Mavrikakis » (233-47) d'Élisabeth Nardout-Lafarge expose un aspect autrefois prééminent dans la littérature québécoise : l'usage du français de France. Dans *Folle* d'Arcan s'expriment « le conflit des genres [...] et l'attitude coloniale de l'ex-amant, jusqu'à en faire l'archétype négatif du Français au Québec » (236). Par contre, Dans *Fleurs de crachat*, Mavrikakis peint la différence entre le français hésitant du Québec et celui triomphant de France, en relevant le passésisme ridicule de celui-ci, réduit à une langue vaniteuse et inoffensive. Pourtant, Nardout-Lafarge remarque que « les deux textes [...] attachent à la parole française les mêmes traits de maîtrise, de force, de domination » (243), signe d'un trait originaire encore dominant.

Dans « Quatre versions américano-québécoises du mythe d'Icare ou les paradoxes de la réussite » (249-70), Eva Voldřichová Beránková présente la trilogie d'Éric Plamondon *1984*. Un modèle d'écriture « polyphonique et nerveuse » (251), qui communique les informations par bribes (modalité typique de la post modernité, en opposition aux genres du passé). L'auteure expose les trames des trois tomes, à savoir *Hongrie-Hollywood Express* (2011), *Maïonnaise* (2012) et *Pomme S* (2013), dont les trois protagonistes – Johnny Weissmuller, Richard Brautigan et Steve Jobs – incarnent trois « Icare » du rêve américain. La perspective d'un quatrième héros, Gabriel Rivages, éclaire le lecteur sur le succès des trois figures. C'est la progéniture qui en détient la clef, car la seule façon de survivre à sa mort/déchéance dépend de l'interprétation et du récit qu'en fera la postérité. Par conséquent, « le mot définit le monde, le transmet et le 'sauvegarde' » (267).

Dans « La transparence du réel. Le cycle du voyage de Louis Gauthier et la contre-culture » (271-81), Frédéric Rondeau propose un survol sur la série de quatre récits de voyage de Louis Gauthier, expression de l'héritage de la contre-culture. Au Cours de *Voyage en Irlande avec un parapluie* (1984), *Le pont de Londres* (1988), *Voyage au Portugal avec un Allemand* (2002) et *Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire* (2011), il y a une désillusion progressive – concrète et symbolique – des idéaux animant la contre-culture. Toutefois, l'écriture témoigne d'un lien avec ces idéaux déçus, car elle incarne la transposition la plus fidèle possible de l'expérience. Arsenault, écrivain en quête identitaire sur la route, trouve un réconfort dans l'écriture, qu'il abandonne pour une période par manque de transparence. Après son retour au Québec et sa réconciliation avec son identité profonde, il se consacre à un projet envisageant « la transcription

la plus efficace de ce à quoi j'assist[e], non la plus lyrique » (278), véritable legs de la contre-culture.

Cet excursus sur la question de l'identité québécoise se termine par l'article de Jérôme Melançon traitant du voyage au Canada comme espace de définition du soi. Dans « L'Ouest canadien comme terre de transformation : du fédéralisme comme arrière-plan de quelques romans québécois » (283-310), l'auteur analyse quatre romans : *Edmonton* (2013) de Guillaume Berwald, *Go West, Gloria* (2014) de Sarah Rocheville, *Le mur mitoyen* (2014) de Catherine Leroux et *Okanagan* (2016) de Sara Lazzaroni. La fuite, thème commun aux romans, assume des significations différentes, cependant, elle rend possible un éloignement qui ouvre à l'exploration et à la transformation du soi. De fait, cette transformation « requiert l'épreuve. Le sentiment de l'absence, le séjour dans un élément étranger [...] mais aussi un retour » (298). Ainsi, en facilitant les transmigrations interprovinciales, le fédéralisme est à l'origine d'une dialectique des lieux lointains et prochains par rapport au Québec. Une situation qui aboutit à la constitution d'un arrière-plan physique et psychologique pour l'écartement, l'isolement et ensuite la réinvention de soi. Pour conclure, la question identitaire demeure indissociable non seulement du pays natal, mais aussi d'un contexte qui représente un ailleurs méconnu, déboussolant, une sorte d'« autre » géographique.

